Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 46 [i.e. 47]

Artikel: Paris à la course : [suite]
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184898>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Paris à la course.

IV.

Après avoir pris congé de mes deux compatriotes, qui se dirigeaient sur Mabille, j'allai m'asseoir à une de ces petites tables rondes, rangées par centaines en face des innombrables cafés, restaurants et brasseries, qui se succèdent presque sans interruption sur les boulevards, de la Madeleine à la Bastille. Le garçon qui me servit un bock, riait aux larmes, et je voulus savoir la cause de sa gaieté. « Vous voyez ce monsieur qui monte en fiacre, me dit-il, eh bien, c'est un Anglais nouvellement débarqué, qui m'a fort amusé. Voyant passer un peloton de soldats, il m'a demandé ce que c'était ; je lui ai répondu : c'est une patrouille. Ouvrant immédiatement son dictionnaire de poche, il regarde ce mot et lit : *patrouille*, escouade faisant une ronde. Il cherche *escouade* et trouve détachement ; puis *ronde*, et trouve chanson à refrain. Alors, tout content, il se lève en me disant : « Aoh ! un patrouille, c'était une détachement qui chante un chanson à refrain. »

Je parcours ensuite ces boulevards toujours si gais, si intéressants, où la vie parisienne se traduit sous ses formes les plus caractéristiques, où l'animation, le mouvement de cette étonnante population n'a presque pas de trêve ; où l'on travaille, où l'on circule à minuit comme à midi ; où l'on coupe encore toute chaude, à une heure du matin, la célèbre *galette* du Gymnase.

« C'est sur le boulevard, a dit un auteur, qu'on débite les fausses nouvelles, qu'on décide le succès de la pièce qui vient d'être jouée, la fortune du livre que Dentu vient d'éditer, et qu'on voit défiler, avec un frou-frou de soie, la haute et la basse *bicherie*. »

Et dire qu'il y a à peine un siècle, cette immense artère n'était qu'un cours planté d'arbres, flanqué de bastions et servant d'enceinte à la ville ; que c'est seulement sous Louis XIV qu'elle commença à devenir une promenade publique. On a réellement peine à le croire en voyant aujourd'hui ces boulevards, devenus le centre de Paris, réunir sur leur long parcours tout ce que cette ville recèle de plus beau en magasins, en nouveautés, en riches étalages, à côté de cafés où les dorures étincellent,

de théâtres où l'on fait queue, et d'hôtels qui sont de vrais palais.

Lorsqu'on est ébloui, le soir, par les milliers de becs de gaz qui éclairent tant de richesses de toute espèce, on se représente difficilement l'ancien Paris éclairé par les réverbères à l'huile, système qui ne fut guère mis en pratique que vers 1750. Ce fut alors un événement, si l'on en juge par un poème de l'époque, intitulé : *Les Nouvelles lanternes*, » célébrant cette innovation. Qu'on me permette d'en citer un fragment :

Le règne de la nuit désormais va finir
Des mortels renommés par leur sage industrie,
De leur climat sont prêts à la bannir.
Vois les effets de leur génie :
Pour placer la lumière en un corps transparent,
Avec un verre épais une lampe est fermée,
Dans son centre, une mèche avec art enfermée
Frappe un réverbère éclatant,
Qui, d'abord la réfléchissant,
Porte contre la nuit sa splendeur enflammée.
Globes brillants, astres nouveaux,
Que tout Paris admire au milieu des ténèbres
Dissipez leurs horreurs funèbres
Par la clarté de vos flambeaux !

Je ne veux point quitter le boulevard sans donner un coup d'œil au *Grand-Hôtel*. Que ceux de mes lecteurs qui ne l'ont pas encore visité veuillent bien me suivre. Il est vrai qu'on n'entre pas là avec la même facilité qu'au *Bras de fer*, mais passons d'abord le seuil et nous verrons ensuite. Arrêtons-nous un instant dans la Cour d'Honneur, que trois portes monumentales mettent en communication avec le boulevard des Capucines. On se croirait vraiment dans la cour d'une demeure royale. A la hauteur du 4^e étage et sur toute sa surface de plus de 600 mètres carrés, elle est couverte d'un vitrage dont l'armature de fer est considérée comme un chef-d'œuvre de solidité et d'élégance.

Au milieu de cette superbe enceinte, des massifs de verdure, des jets d'eau, dont le titillement résonne sous les arcades comme au sein d'une forêt ; sur les côtés, le long des galeries, des plantes grim-pantes retombent en festons au bord des corniches, encadrent les reliefs et couronnent les statues.

L'édifice ayant trois façades, l'une sur le boulevard, l'autre sur la rue Scribe et la troisième sur la place du Nouvel-Opéra, on peut se figurer le mouvement qui a lieu dans la Cour d'Honneur, desservie par cinq grandes portes et où ne cessent de s'entre-

croiser, d'aller et de venir, dès 6 heures du matin à 1 heure après minuit, des voitures amenant des voyageurs de tous pays, des fourgons chargés de bagages, des omnibus de chemins de fer, des amazones, des écuyers, des promeneurs, des courriers, des interprètes et des sommeliers.

Le spectacle est si varié, si bigarré de types, de costumes et d'attélagés, que beaucoup d'étrangers préférèrent les appartements dont les fenêtres donnent sur la Cour d'Honneur que ceux qui sont éclairés sur le boulevard.

Qu'on se représente ce splendide établissement, ses entrées, ses cours, ses vestibules, ses corridors, ses salons éclairés, le soir, par 4,000 becs de gaz !

Au fond de la cour, remarquez ce perron orné d'arbustes et de plantes rares : c'est le rendez-vous des belles voyageuses qui viennent y étaler leurs plus élégantes, leurs plus riches toilettes. De chaque côté, des ascenseurs desservent les cinq étages, comprenant ensemble 700 appartements et chambres.

Glissons maintenant un pourboire dans la main d'un des 300 employés de la maison, afin d'obtenir la faveur de voir les principales pièces de l'intérieur... Ah ! voici la grande salle à manger qui n'a, dit-on, pas de pareille et où l'on peut dresser 600 couverts. Quelle décoration, quel somptueux ameublement, quelle richesse partout ! Les sens en sont éblouis. Le salon de lecture ne lui cède en rien. C'est fatigant de beauté ; tant de luxe et de confort vous accablent. — Passons à la cave.

Dans ce vaste local souterrain, qui peut contenir un million de bouteilles, sont couchés les vins de la Gironde, le *Château-Lafitte* et le *Château-Margaux*, le roi des vins et le vin des rois ; les Bourgogne, les Beaune, les Pomard, les Volney, les Corton, les Chambertin, les Champagne de toutes marques, les... A quoi sert de les nommer ? Ils sont là couchés dans ces sombres demeures, dormant d'un sommeil qui ne sera jamais troublé que par de plus heureux que nous... hélas !

Contentons-nous donc de faire comme le renard de Lafontaine, de regarder en disant avec Pierre Dupont :

Que ce vitrail est rutilant !
Chaque bouteille blanche ou noire,
Qui contient le vin rouge ou blanc,
Egalement invite à boire
Alicante, Porto, Xérès
Lacryma-Christi, Canaries :
On croit voir en de beaux coffrets
Etinceler des pierreries.

Heureusement que Favey et Grognez ne m'ont pas suivi dans ces souterrains, car je me demande s'ils auraient pu résister à la tentation de souffler, en passant, quelque vieille bouteille, fantaisie qui aurait eu pour conséquence inévitable de nous faire jouer à tous un petit air de violon. (A suivre.)

Lè Combi et lo cudron.

Dou Combi étiont z'u pè Mordze
On demécro, dzo dè martsì
Et lài tsertsivont onna fordze
Po ferrà dái quatro pì ;
Ká láo z'héga, 'na vilhe rosse,
Boáitvè ; l'avái lo crapaud
Et justameint l'étái po çosse
Que l'avái fauta dáo martsau.
Lè dou montagnards désirávont
Du grand teimps tsandzi láo z'appliá,
Má l'est lè *dzaunets* que manquávont.
Portant, cé iadzo, l'ont risquá !
Vo vé don racontá cll'histoire
Que tigno dè mon père-grand.
Vaités, se y'é bouna mémoáire,
Cein que fíront lè dou gougans :

A Mordze, la granta tserráire,
Lè dzo dè martsì et dè fáire,
Est garniá quásu tot dáo long
Dè lottès et dè croubelions.
Tot cein est pliein dè jardinadzo
Que lè coumàrès dái veladzo
Apportont por avái dè quiet
Eimpliétá tsi monsu Muret.
Don, lè Combi lái sè trovávont
Et tot ébáyi, sè peinsávont :
« Tot parái, n'ein pas lé d'amont
» Dáo fruit d'asse bouna façon ;
» Ne sein tardi pè la montagne,
» Tandì que pèce, la campagne
» Láo baillè dza áo sailli-frou
» Cein que n'ein pas pì áo mái d'ou. »
Má iò fíront drola dè mena,
L'est vai 'na dzein dè Tolotseña
Que veindái dein dái croubelions
Dái grossès cudrès, dái cudrons.
« T'einlévai-te pas quinnès pommès !
» Sont asse lardzès què dái tommès ! »
Desiront-te ein lè vayeint,
« C'est rudo gros ! c'est époáireint !
» Cein váo étrè dái Savoyardès,
» Ká po su, n'est pas dái bovardès,
» Dái renettès, ni dái rambou,
» L'est dáo fruit que vint dáo défrou ! »
— « Cein ! má l'est dái z'áo dè cavala
» Et de 'na race tota balla, »
Láo fe on lulu, on farceu
Qu'étái perquie découtè leu,
« Vo ne cognáité pas cllia sorta ?
» Portant la meilláo, la pe forta,
» Que medzè dái pivès, dáo brot,
» Que va lo contr'amont áo trot.
» Cein baillè dái tsévau dáo diablio
» Que n'ont pas pì fauta d'étrablio,
» Ká ne láo tsau pas iò restá
» Et ne láo tsau pas quié brotá ! »
Lè dou gaillá que sè vouáivont
Cruront tot cein et sè desiront :
Coute que coute no z'ein faut,